

Sur la terre comme au ciel

Nous sommes tous des gens très raisonnables et nous ne croyons plus au Père Noël et, du même mouvement de notre raison scientifique et critique, nous ne croyons plus aux anges tels qu'on les représentait jadis sur les images de communion. Il n'est pas nécessaire de revenir sur cette rupture qui fonde la modernité. Pourtant, nous sommes toujours attachés aux symboles qui structurent les fêtes de Noël. Les lumières dans nos villes, les sapins de Noël, les décorations dans nos maisons, la joie et la surprise liées aux cadeaux échangés en famille... Tout cela nous parle, car ce symbolisme met en œuvre les profondeurs de notre âme. Aussi cette nuit, je vous invite à aller dans ces profondeurs. Non pas par une régression à la crédulité qui n'est charmante que chez les tout-petits, mais dans la prise au sérieux de notre langage qui fait mention du ciel comme nous venons de l'entendre dans le texte de l'évangile et repris dans les chants de ce jour: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime ». Que signifie cette référence au ciel ?

Il ne s'agit pas de l'espace que jadis on pensait centré sur la Terre avant de le centrer sur le Soleil quand on ne savait pas que l'univers est tel que son centre est partout et sa circonférence nulle part. Il ne s'agit pas non plus de nommer des habitants dispensés des lois de la pesanteur : que ce soient les anges de la Tradition ou les extraterrestres de la science fiction d'aujourd'hui. Il s'agit de quelque chose qui n'est pas borné, l'immense, et qui reste toujours ouvert, quoi que l'on fasse, si loin que l'on aille dans l'espace et le temps. Bref, il s'agit de ce qui est toujours ouvert. Le mot ciel vient alors désigner notre relation à cet immense qui excède notre vision et notre saisie, ce qui dépasse le visible et le sensible connus et n'entre pas dans le champ maîtrisé de notre savoir. Il convient de l'écrire avec une majuscule. Cette relation n'est pas rien ! Le Ciel n'est pas le vide, mais la relation avec ce qui nous dépasse, nous précède, nous contient et ouvre notre désir sur un infini. C'est cette relation qui nous fait échapper à l'emprise totalitaire de la peur et du désespoir. Plus encore, le Ciel est la relation originaire qui nous donne d'être et nous appelle à devenir ce que nous sommes.

Cet élargissement de notre regard pourrait être du rêve ou de la nostalgie, voir du délire... Or cette nuit nous entendons la parole dite par aux bergers. Elle les invite à aller voir un signe : un enfant couché dans une mangeoire, dans un abri de fortune contre l'infortune du temps de l'oppression et de l'égoïsme. Si cette situation est qualifiée de « signe », c'est pour nous dire que face à ce nouveau-né chacun est appelé à naître à la vérité, naître à sa vérité, parce que, devant cet enfant, la vérité apparaît : il y a en lui un lien avec l'inaccessible ; il y a l'ouverture à l'indicible dont nous ne serons jamais les maîtres ni les propriétaires.

Face à l'enfant de Bethléem, dans la nuit, les bergers sont nos maîtres. Ils nous demandent d'aller avec eux hors des chemins que balisent les pouvoirs (de l'argent, du politique, des institutions puissantes...). Ils nous font reconnaître que notre vérité est dans la proximité de la chair et de l'infini du désir. Les bergers nous invitent à prendre le chemin de la vie qui s'éveille en leur cœur, le chemin de la haute tendresse et du respect qui permet d'accéder à la présence. Les bergers lisent le signe : celui qui est couché dans la mangeoire est la vérité de l'homme : l'infini dans la précarité de la chair.

Nous qui sommes ici nous savons bien ce qu'il a vécu, ce qu'il a fait de sa vie d'homme mûr, ce qu'il a souffert et pour quelles raisons, il a été persécuté et mis à mort ; nous savons aussi que Dieu son Père ne l'a pas abandonné... Mais nous avons besoin cette nuit de revenir au commencement : la présence infinie perçue dans la fragilité du premier souffle, le fruit de l'amour absolu dans un gîte de fortune.

Si tel est le signe que Dieu nous donne, alors nous pouvons naître enfin à ce que nous sommes appelés à être. Il n'est pas d'âge auquel il faille vivre cette naissance : il suffit de consentir à cette présence qui est notre origine. Se laisser habiter par son appel à aimer sans réserve ; c'est-à-dire, vivre dans la conscience que chaque être humain est digne d'être connu, respecté, aimé au-delà de tout horizon d'utilité et à fortiori de compétition...

Oui, acceptons de naître à la vraie vie et Noël sera Noël, mystère de nativité, la nôtre et celle de Dieu.

Dominicaines des Tourelles, 24 décembre 2007

Jean-Michel Maldamé o.p.